

LAURA
TROMPETTE

Huit battements d'ailes

ROMAN

**PRIX
CHARLESTON
POCHE**

SÉLECTION
2024

« Un concentré d'humanité,
bouleversant et solaire. »

JULIEN SANDREL, auteur de
La Chambre des merveilles


CHARLESTON
POCHE

LAURA TROMPETTE

HUIT BATTEMENTS D'AILES

Elles sont huit, issues de toutes origines et de tous milieux. Parmi elles, en Inde, la petite Sahana attend à l'orphelinat que sa sœur puisse venir la chercher. En Italie, Lucia, 91 ans, s'est mise à exhumer de vieux cartons et à chanter sur son balcon. Magali, conductrice de poids lourd sur les routes de France, découvre qu'elle n'est pas seule dans son camion. À Washington, Judy, la porte-parole de la Maison-Blanche, reçoit un étrange message anonyme, tandis qu'à Berlin, Kirsten ne sait pas que ses cris ont alerté la voisine à travers le mur...

A priori, tout les sépare. Et pourtant, en l'espace de 24 heures, alors que le monde est à l'arrêt, leurs destins vont s'entrecroiser et leurs vies irrémédiablement se lier.

Un roman coup de poing, qui sonne comme un hymne à la sororité et à l'humanité.

**« Puissant, remarquable, haletant.
Vous n'oublierez pas ces personnages. »**

France Dimanche

**« Un panel d'émotions qui ne peut laisser indifférent,
des thématiques fortes et d'actualité, défendues
avec brio par l'auteure. »**

20 Minutes

ISBN : 978-2-38529-079-5



8,90 euros
Prix TTC France

Rayon : Littérature
française



C
CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

Ils ont aimé !

« Un roman puissant, une plume fine, un appel à la solidarité. La construction dramaturgique évoque ces scénarios des séries à suspense où l'on peine à reprendre son souffle entre les épisodes. »

La RTBF

« Un livre inspirant qui vous ouvre l'esprit, les yeux et le cœur. Sororité rime avec humanité ! »

Vivacité RTBF

« Un puzzle à huit pièces pour dénoncer les vicissitudes de la société et pour définir un monde différent. Loin d'être naïf ou utopique, ce livre laisse un sentiment profond et durable d'espérance. »

Frédéric, librairie Decitre

« Un récit très humain, des sujets sensibles traités avec justesse ; un roman qui fait du bien et redonne foi en l'humanité »

Anne-Laure,
Espace Culturel Leclerc

« Je suis le charme et sous le choc de ce roman qui va vous chavirer et vous éblouir par sa puissance et sa beauté. Gros coup de cœur. »

Sandrine Dantard,
librairie Fnac Grenoble.

« Un roman fort avec des héroïnes puissantes. Si vous aimez les livres de Laetitia Colombani comme La tresse, celui-ci est fait pour vous ! »

Camille, de @leschamoureux

« Un vibrant hommage à la femme. Un bijou, à lire. Prenez votre envol vers ce roman ! »

François, de @livraisondemots

« Un énorme coup de cœur pour ce roman à la construction absolument magnifique. Les vérités claquent, bousculent, nous prennent au cœur. »

Louise,
de @livresse_delire_delivre

« C'est avec un frisson d'émotion me parcourant tout le corps que j'ai tourné la dernière page et lu les dernières lignes de ce roman profondément juste. »

Thibault,
de @lecturesdethibaut

« Une vraie claque, on en ressort les larmes aux yeux. »

Tom, de @book_by_tom_

« Ce récit est véritable coup de cœur. Poignant, bouleversant et magistral ! »

Pascale, de @entredeuxpages

« Je découvre la plume de l'auteure et j'ai eu un coup de foudre. Il y a quelque chose de fusionnel entre ces personnages féminins et, nous, lecteurs. »

Joanna, de @joanna_in_books_wonderland

« Cette fresque entièrement féminine m'a captivé dès les premiers instants. Huit battements d'ailes est une toile de maître aux nuances infinies. »

Ludwig, de @himerope

« Il y a des romans qui vous touchent en plein cœur, celui-ci en fait partie. Une lecture qui marque, qui choque, qui fait réfléchir sur notre société et le rôle que nous jouons. Une lecture à conseiller en cette période de lutte. »

Anthony,
de @theanthonydiaries

« Une réussite absolue. C'est un coup de cœur magistral, un roman qui me restera en mémoire encore longtemps. »

Julie, de @julie_jelis

« Gros coup de cœur pour ce roman choral qui à travers les histoires de huit femmes met en lumière un vrai problème de société. Je ne suis pas près de les oublier. »

Stéphanie, de @steffdepikiti

« Une lecture marquante, percutante et engagée qui fait passer le lecteur par toutes les émotions : la tristesse, la joie, l'empathie, la colère... et qui nous bouleverse un peu plus à la fin de chaque chapitre. »

Mélany, de @readingbook__

« Un coup de maître de l'autrice. »

Cindy, de @_enlivresque_

« Le vrai roman féministe, celui qui me fait me questionner, celui qui me chamboule, celui qui me brise le cœur et celui qui me redonne de l'espoir. »

Angélique,
de @mme_chacha_lit

HUIT BATTEMENTS D'AILES

De la même autrice :

Ladies' Taste (Hugo Roman, 2015)

Ladies' Secret (Hugo Roman, 2015)

Si on nous l'avait dit (JC Lattès, Collection emoi, 2016)

C'est toi le chat (Pygmalion, 2017)

Hello (Pygmalion, 2018)

Asphyxie (Pygmalion, 2018)

Vies de chien (Pygmalion, 2019) – Prix littéraire de la SCC 2019

Emmenez-moi (recueil, Charleston, 2020) – Nouvelle « Mauvaise Fille »

La Révérence de l'éléphant (Charleston poche, 2022)

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-079-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook

(Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)

et sur Instagram (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Laura Trompette

HUIT BATTEMENTS
D'AILES

Roman



« Chaque femme contient un secret : un accent,
un geste, un silence. »
Courrier Sud, Antoine de Saint-Exupéry

« La liberté consiste moins à faire sa volonté
qu'à ne pas être soumis à celle d'autrui. »
Jean-Jacques Rousseau

« La vérité est comme un puzzle, à ceci près
que le nombre d'éléments qui la constituent n'est
pas connu à l'avance. Or elle ne peut apparaître
qu'une fois que tous les morceaux de la mosaïque
ont été assemblés. »
Sebastian Fitzek

À Patrick Guérinet, the wind beneath my wings.

Avril 2020

Au moins 4,5 milliards de personnes dans 110 pays ou territoires sont contraintes ou incitées par leurs autorités à rester confinées chez elles pour lutter contre la propagation du virus.

Une hausse sans précédent des violences conjugales, des appels d'urgence et des féminicides est constatée dans le monde entier, avec une constante aggravation des chiffres recensés.

Le trafic Internet mondial a déjà augmenté de 70 % dans les régions où les politiques de confinement sont à leur apogée.

PROLOGUE

— 110, quelle est votre urgence ? demande une voix masculine.

— Bonjour, je vous appelle pour vous signaler des violences conjugales. Il faut que vous veniez vite !

— Vous êtes la victime, madame ?

— Non, c'est chez mes voisins, enfin, les voisins de mon compagnon avec lequel je suis venue vivre pendant le confinement.

— Je vais commencer par prendre votre nom...

— Ida Hofman.

— Et que se passe-t-il avec vos voisins ?

— Le type tape sa femme, j'ai vraiment peur pour elle.

— Vous les avez entendus depuis votre domicile ?

— Oui, ça m'empêche de dormir et je ne sais pas quoi faire. C'est tous les jours et toutes les nuits cette semaine. C'est de pire en pire, je crois.

— Vous croyez ?

— Bah, je ne suis pas dans l'appartement avec eux, donc j'entends des bribes, à travers les murs ou dans le couloir.

— Vous sortez sur le palier pour les écouter ?

— Non, mais quand je vais promener le chien ou faire des courses, je passe devant leur porte et le bruit arrive à mes oreilles.

— Vous êtes dérangée par le boucan qu'ils font, vous voulez dire ?

— Non, je suis inquiète pour la vie de cette femme.

— Comment pouvez-vous savoir qu'il la frappe ?

— Parce que j'entends des coups et des cris. J'entends des objets qui tombent aussi.

— Ça pourrait être autre chose, donc ? Vous imaginez que ce sont des coups, mais vous n'en êtes pas certaine ?

— Pourquoi vous dites ça ? Je vous dis que...

— J'essaie juste de comprendre, madame. Vous n'avez aucune preuve, vous faites une déduction...

— Je pense qu'il faut que vous envoyiez une équipe pour vérifier, non ?

— Vous vous rendez bien compte qu'on ne peut pas se déplacer pour un pressentiment. On n'a pas les effectifs pour ça. Si votre voisine a un problème, elle peut nous appeler elle-même.

— Mais enfin, comment voulez-vous qu'elle vous contacte alors qu'elle est enfermée avec son mari ?

— Si elle a besoin d'aide, elle peut nous joindre quand elle veut pour nous expliquer la situation.

— Et si elle n'est pas en état de vous téléphoner ? Si elle ne peut pas sortir ?

— Vous avez des photographies qui pourraient prouver son état ? Des vidéos ?

— Vous avez besoin de voir du sang pour protéger une femme en danger ?

— Ce n'est pas ce que je vous ai dit, madame. Je suis désolé, mais je vais devoir libérer la ligne.

— Pardon ?

— On a beaucoup d'appels et je crois qu'on a fait le tour du sujet.

— Et vous les traitez tous comme ça, les appels ?

— Ida Hofman, c'est bien ça votre nom ?

— Oui.

— Madame Hofman, je ne peux pas vous le dire autrement : il nous faut plus d'éléments pour agir. On ne peut pas s'occuper des crises de couple, vous comprenez ? Donc, si vous avez plus d'éléments, rappelez-nous.

— C'est ça...

— Comment s'appellent vos voisins ?

— Il y a écrit « Keller » sur leur boîte aux lettres, j'ai vérifié.

— Eh bien je vous invite à rester vigilante et à dire à Mme Keller qu'en cas de danger imminent, elle peut nous joindre à n'importe quelle heure.

— En cas de danger imminent ? Quand ce sera trop tard, vous voulez dire ?

— Ce sont les termes de la procédure.

— C'est ça, au revoir. Et je ne vous remercie pas pour votre service.

Ida raccroche la première, excédée. Elle sent l'impuissance qui monte en elle. Que faire désormais ? L'indifférence tue, elle l'a vu dans des campagnes de prévention. Chaque année, les féminicides continuent sans que les mentalités n'évoluent. Et l'Allemagne n'est franchement pas exemplaire en la matière.

Elle se balance nerveusement sur sa chaise, les mains crispées sur les accoudoirs. Elle a envie de jeter son portable au sol, mais se retient. Elle doit garder son calme et trouver une autre solution. Son compagnon ne veut pas qu'elle s'en mêle directement, il dit que c'est dangereux.

Elle refuse de capituler. Quelqu'un finira bien par l'entendre !

1.

MAGALI DUBOIS, FRANCE

00 h GMT / 02 h sur l'A10

La rareté des phares dans la nuit tranche avec la multitude d'informations. La radio est bavarde, mais l'autoroute silencieuse. Ce néant est effrayant. Un peu comme la journaliste dans le poste, finalement. Elle se donne de l'importance, avec son phrasé et son ton appris à l'école, mais elle ne rassure pas plus qu'elle ne distrait. Elle débite des mots. Depuis la cabine de son camion, Magali Dubois, elle, débite des kilomètres. Petite ligne blanche après petite ligne blanche, elle avance, au volant de son poids lourd plein à ras bord, et elle écoute cette logorrhée qui a le mérite de la garder éveillée.

Le virus imprègne toutes les conversations, tous les discours, tous les médias. On compte le nombre de cas, de morts et de lits occupés en réanimation.

On jauge la saturation des hôpitaux, on fait des bilans journaliers et des pronostics. On se bat pour ou contre des protocoles de traitement, sur les plateaux télévisés, sur Internet et dans les hautes sphères politiques.

Au fil des minutes, elle apprend que le Président des États-Unis suggère l'injection de désinfectant dans les poumons et l'exposition aux ultraviolets pour soigner les malades. Que les défenseurs de la cause animale fustigent la Chine pour sa préconisation de remèdes à base de bile d'ours. Que des Français ont tenté d'imiter les Italiens qui dansent sur leur balcon, et que d'autres Français ont trouvé ça con. Magali n'aime pas danser, alors elle s'en fout de ce débat-là. Que vient-il faire entre le suicide d'une infirmière en Espagne et le calvaire des femmes battues enfermées avec leur bourreau ? Puis, la journaliste parle de l'Inde et des bidonvilles. Pas de vrai confinement pour les pauvres, juste la misère à ciel ouvert.

Magali peste ; personne ne l'entend. Elle n'est pas de celles qui jurent et s'emportent, mais, à l'abri des oreilles des autres, elle s'autorise une sorte de grogne à voix haute. Elle qui a toujours aimé voir le paysage défiler n'est pas mécontente que la France s'intéresse à ses voisins et que le journal de la nuit fasse le point sur ailleurs. Mais cette boucle médiatique, ce ton du scandale, ce jeu de la peur, cette façon de regarder les autres juste pour comparer les chiffres et les juxtaposer sur les écrans, elle les déplore. Les fenêtres s'ouvrent sur le monde simplement parce que, pour la première fois depuis longtemps, l'ennemi est commun. Le virus ne fait pas la différence entre le dénuement et l'opulence. Il

se répand partout, mais il n'a pas les mêmes conséquences pour tous, c'est un fait. À l'égard de ceux dont les besoins vitaux sont insatisfaits, les mesures prises récemment par les gouvernements sont un accélérateur de détresse. Or, dans les commentaires des journalistes, elle n'entend qu'un misérabilisme qui sonne faux, une course à l'audience.

Magali a faim, déjà. Elle a pourtant mangé il y a trois heures et demie, avant de repartir. Depuis plusieurs semaines, elle a remarqué que la faim était vicieuse : elle se fait sentir par anticipation. Son corps sait qu'il sera dur de trouver un repas quelque part sur ce trajet, alors il réclame son dû à l'avance. Elle se surprend même à envier le distributeur de croquettes de son chat. Au moins, lui, il mange à heure fixe.

Les arbres, ombres noueuses sur les bas-côtés, se dévoilent sous les feux et disparaissent dans la nuit épaisse. À cet instant, dans ce désert de bitume, elle pourrait rouler à cheval sur les deux voies sans en être inquiétée. Elle n'a croisé que deux véhicules en quinze minutes. Les communautés des applications d'aide à la conduite sont aux abonnés absents. La probabilité d'accident entre automobilistes est nulle ou presque. C'est le risque de collision avec un animal qui la préoccupe davantage. La nature a repris ses droits à grande vitesse et les animaux sortent du bois. Il y a quatre jours, un collègue s'est pris une biche sur l'A61. Elle a déboulé sous ses roues et, même en pilant, il n'a pas pu l'éviter. Évidemment, elle n'a pas fait vaciller le camion, mais ce n'est jamais agréable d'ôter une vie.

Alors que ses yeux verts en amande ne quittent pas l'horizon d'asphalte, Magali bouge un peu

sur son siège, pour décaler les points d'appui. Sa courte queue-de-cheval brune suit le mouvement de balancier et redevient statique. Ses mains, pleines de bagues en argent, se déplacent sur le volant pour lutter contre la monotonie. Elle a les nerfs en pelote, mais le corps solide et les gestes précis.

Sa solitude résonne contre les vitres comme un écho lancinant. Si seulement elle avait une cibi, elle pourrait parler avec quelques collègues. Mais non, elle est condamnée à écouter – sans droit de réponse – ceux qui bavassent dans son poste. À deux heures vingt du matin, elle ne peut appeler personne pour assouvir son besoin grandissant d'échanges humains. Pas même Alix. Surtout pas Alix. Elle ne veut pas l'effrayer, ni avec ses horaires ni avec des effusions prématurées. Elles n'en sont pas là, pas du tout.

Les pointillés s'égrènent et ses pensées s'amoncellent. Les trente-deux tonnes, en ce moment, elle a l'impression de les traîner à la seule force de ses bras. Elle continue de sillonner les routes pour approvisionner les centrales d'achats, parce qu'elle fait partie du premier maillon de la chaîne alimentaire. Elle participe au cercle vicieux. Plus les gens craignent une pénurie, plus ils stockent. Plus ils stockent, plus les centrales achètent en grandes quantités. Et plus les centrales commandent, plus les chauffeurs routiers se voient confier des missions.

Elle change de station. Des ondes plus musicales ne lui feront pas de mal. Puis elle s'essuie le front, d'un revers de main. Il fait chaud pour une nuit d'avril, mais pas assez pour transpirer. Ce qui fait perler le haut de son visage, ce n'est pas la

température, c'est le contexte dans lequel elle doit travailler.

Hier, quand elle est arrivée à Rungis depuis Nantes avant de prendre la route pour Niort, ils étaient dix-sept, agglutinés dans une salle d'attente. Ils patientaient pour avoir un quai, sans aucun accès aux sanitaires, ne serait-ce que pour se laver les mains, et sans masques, qu'ils livrent aux soignants mais auxquels, eux, n'ont pas le droit. Magali ne comprend pas. Elle a l'impression d'être au front, elle aussi. Sur un autre front, certes, mais un qui compte. Prendre des risques pour nourrir le pays, ce n'est pas comme prendre des risques pour soigner les malades, mais c'est quelque chose. Alors, la protestation enfle et elle espère que les mesures vont suivre.

Le mois dernier, elle était fière de participer à l'effort de crise. Elle se sentait valorisée d'être utile. Elle avait l'impression que son métier paraissait moins ballot, puisqu'il faisait partie des « essentiels ». Des milliers de kilomètres plus tard, elle a bien remarqué l'ostracisation. Le manque de considération. Le manque de protection, comme un aveu. Elle a chargé son camion avec ses gants de manutention, mais la personne qui a touché le transpalette et la marchandise avant elle : avait-elle des gants ? Et ce type de gants, est-ce suffisant ?

Soudain, elle est happée par la voix de Hayley Davis à la radio. Une voix reconnaissable, grave, à la fois puissante et pleine de fêlures. Magali a appris l'anglais sur le tard, elle ne comprend pas tout, mais elle saisit le principal. La substance. Ce texte parle d'un flambeau d'espoir. C'est en fait un trio, avec la chanteuse Lady G et le chanteur De Nasheer. C'est beau. Ça remplit l'habitacle. La petite histoire

finale, racontée par un animateur, ne gâche rien. Cette chanson, les trois artistes l'ont écrite et enregistrée à distance, chacun chez soi, de l'Angleterre aux États-Unis. Les bénéfices sont intégralement reversés aux hôpitaux dans le besoin. Les gens d'en haut, les stars, donnent aussi de leur temps, voire de leur argent. C'est satisfaisant, même s'ils n'ont pas à mettre leur vie en danger pour ça, contrairement aux gens d'en bas.

Sous la lune et devant les longues heures de route à parcourir, Magali chasse la faim qui revient. Pour avaler du goudron en continu et sans faillir, il faut occuper son esprit, tout en restant concentrée. *Une quiche bretonne, une crêpe salée, du Curé Nantais avec du bon pain chaud, une tranche de brioche vendéenne...* Faire défiler tous les plats qu'elle mangerait bien alors que les stations-service et les restaurants à emporter sont fermés devient vite une mauvaise idée. Le paquet de gâteaux dans son sac est hors de portée. Et, sur une partie de son trajet, les parkings comme les aires de repos sont, eux aussi, clos.

Elle prend une grande respiration, une respiration qui sent la vanille suspendue au rétroviseur, et elle pense à tous ceux qui sont plus malheureux. L'efficacité de cet exercice est infaillible. Elle l'applique depuis l'adolescence. Depuis qu'elle a compris qu'elle n'aimait pas les garçons et que ça ne lui faciliterait pas la vie à la campagne. À cette époque, il fallait trouver pire pour trouver la force. Et, aujourd'hui, le pire est partout. Il est en Équateur, où les cadavres jonchent les rues des petites villes. Il est en Italie, où la population âgée est décimée. Il est dans les Ehpad, là où la dignité des anciens est niée, au profit de leur sécurité. Il est dans les chambres de

réanimation, où certains partent sous les visages masqués d'inconnus, sans avoir revu leurs proches. Il est chez ces proches à qui l'on interdit les adieux. Il est dans les cœurs de ces inconnus, qui s'alourdissent de tous les départs et qui portent le chagrin qu'on leur a confié. À qui ces soignants peuvent-ils le confier à leur tour ? Le pire est aussi et surtout dans le ventre de ceux qui ne mangent pas ou peu, et qui mourront de faim plus vite, le virus ayant mis un coup d'arrêt aux aides internationales et aux moyens les plus élémentaires de gagner quelques sous à la journée pour se nourrir. Il est, enfin, chez ceux qui ont déjà dû fermer une dernière fois la porte de leur commerce ou de leur restaurant, parce qu'ils ne pouvaient pas essayer une crise de plus. Ils avaient survécu aux deux années de manifestations et de grèves, mais ils se savaient perdus face à la cessation complète d'activité, aux charges qui s'accumulent et à la pandémie incontrôlable. Ou incontrôlée.

Magali a un travail, des parents à la retraite et protégés chez eux dans leur village de Loire-Atlantique, un frère qui pourra à nouveau s'occuper de ses chevaux à partir d'aujourd'hui, un colocataire qui ne craint rien parce qu'il n'est pas humain, et aucun ami dans une chambre où tout est blanc, insipide, désinfecté. Alors, elle se dit qu'elle va bien. Elle sourit même, pour accompagner la pensée.

Sur l'A10, enfin, elle aperçoit un collègue. Les chauffeurs ne manquent plus une occasion de se saluer en se doublant. C'est comme si les mesures de distanciation les avaient rapprochés. Comme s'il y avait une urgence à faire partie d'un tout pour pallier la frustration. Arrivée à sa hauteur, elle tourne la tête et lève la main. L'autre chauffeur en fait

autant. Puis, il lui tend un pouce levé, qu'elle aperçoit juste avant de reposer les yeux sur la route. Que voulait-il dire ? Qu'elle est courageuse, en pleine nuit ? Qu'elle est courageuse parce qu'elle est une femme ? Qu'elle double comme une chef ? Ou que c'est bien d'être là, tout simplement ?

Un peu plus loin, elle en rencontre deux autres, coup sur coup. La prochaine jonction n'est pas loin, le péage non plus. C'est la croisée des chemins. Mais il n'y a pas une femme à l'horizon. Sa profession est de celles que l'on qualifie de masculines. Pourtant, ces dernières années, elle a vu une bonne poignée de femmes rejoindre les rangs. Seulement, en ce moment, ces femmes-là doivent, pour la plupart, garder leurs enfants.

À trois heures moins dix, elle se gare juste après le péage, sur la seule place disponible, un mouchoir de poche. Elle avait noté avant de repartir de Niort, qu'ici après Bordeaux, elle pourrait peut-être faire un stop. Pas pour se soulager la vessie ni pour papoter, mais au moins pour se dégourdir les jambes, sortir sa Thermos, boire un jus encore chaud et manger un gâteau protéiné.

Les mains se lèvent encore quand elle descend de son camion.

— Salut, lui lance, d'une voix forte, un des chauffeurs arrêtés.

— Bonsoir... ou bonjour, on ne sait plus trop à cette heure-là, répond-elle en criant elle aussi.

— On va dire bonsoir ! s'égosille un autre chauffeur. Une nouvelle journée, ça commence avec le soleil !

— Belle image ! conclut-elle.

Elle aimerait s'approcher, mais elle n'en fait rien. Ce n'est pas qu'elle a peur, mais plutôt que les autres ont peur d'elle. Jamais elle n'aurait pensé recevoir une lettre anonyme lui demandant de déménager pour éviter de contaminer son village. Jamais elle n'aurait pensé qu'on pourrait lui reprocher d'être au charbon pour nourrir le pays. Les phrases qu'on lui a imposées tournent dans sa tête comme une mauvaise chanson dont on ne parvient pas à oublier les paroles. Elles ont ravivé un sombre souvenir d'adolescence, celui de l'exclusion.

Chère madame,

Vous faites beaucoup parler les gens ces jours-ci. Votre profession nomade inquiète les habitants, dont je fais partie. Par la présente, je viens faire appel à votre bon sens : en des temps troublés comme ceux que l'on vit, vous êtes un danger pour nous tous, ici. Pourriez-vous vous loger ailleurs, pour quelques semaines au moins ? Ou dormir dans votre camion ? Ça semblerait plus adéquat que de risquer de tuer vos aînés.

Merci pour votre compréhension.

Elle a trouvé ça injuste, et ça l'a mise en colère. Puis elle en a parlé avec sa mère. Toutes deux ont convenu que la peur, c'est souvent irrationnel. Il en va donc de même pour les comportements qui en découlent. L'humain craint ce qu'il ne connaît pas et ce qui ne lui ressemble pas. C'est comme ça.

Bien sûr, elle ne déménagera pas de son appartement, mais, si la rogne s'est apaisée, le sentiment de rejet demeure. Pour une fois qu'elle recevait autre chose qu'une facture ou de la publicité, pour une fois que l'écriture était manuscrite ; elle avait